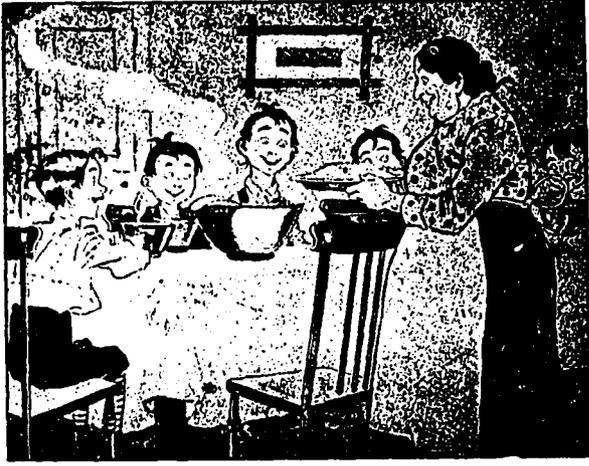


## ENFANTS BIEN ATTRAPÉS



I

La mère. — Celui qui mangera le plus de gâteau aura le plus gros morceau de pouding...

## JANVIER

Il fait froid !... La neige tombe,  
C'est janvier,  
On ne voit plus ni colombe,  
Ni laurier :

On ne voit plus l'hirondelle  
En passant,  
Ni la blanche tonnerelle  
Volligeant :

On ne voit plus sur les branches  
Les pinsons,  
Ni sur l'écluse, les dimanches,  
Les garçons :

On ne voit plus trembler l'onde  
Du ruisseau ;  
Et l'on n'attend plus le monde  
Du hameau :

On ne voit plus les vallées  
Aux prés verts ;  
Les grands bois et les allées  
Sont déserts :

On ne voit plus courir l'ombre  
Du soleil,  
La nature s'endort, sombre,  
Sans réveil :

On ne voit plus lis, ni rose,  
Ni bleu,  
Tout est noir, triste, morose,  
Inquiet :

Il fait froid ! La neige tombe,  
C'est janvier,  
On ne voit plus ni colombe,  
Ni laurier !

VICTOR COMPAS.

## UN MENAGE D'OUVRIERS

(POUR LE JOUR DE L'AN)

JEANNE.—Qu'est-ce que tu as !

PIERRE.—Je n'ai rien.

JEANNE.—Mais si, tu as quelque chose.

PIERRE.—Eh bien ! oui, j'ai quelque chose. J'ai que l'année va finir et que c'est bête !

JEANNE.—C'est bête, quoi ?

PIERRE.—La vie que je mène depuis que je vois commencer et finir les années. Je me lève de grand matin : je m'éreinte tant que dure le jour ; le soir, je rentre et je me couche. Et c'est trois cent soixante-cinq fois de suite la même chose. Il y en a qui font de bons diners, qui boivent du vin cacheté, qui vont au spectacle, qui voient du pays. Moi, je travaille. Et puis encore ! Je travaille. Et puis toujours ? Je travaille. Où est la satisfaction ? Si encore je pouvais me dire : "Ça te profite mon bonhomme ; tu sues, mais tu amasses ; quand tu seras vieux, tu te reposeras." Mais non. C'est à peine si j'arrive à faire toucher les deux bouts, et quand le terme de janvier arrive, ma toquante est deux fois sur quatre forcée de se rappeler le chemin du clou. Il ne m'est seulement pas permis d'être malade : la smalah crèverait de faim. Est-ce vrai ?

JEANNE.—Eh ! sans doute, c'est vrai. Mais que veux-tu y faire ? Est-ce que tu t'imagines que je suis mieux partagée ? Tu te lèves de bonne heure, mais je suis debout avant toi pour te faire chauffer la soupe. Quand tu es parti, c'est le tour d'Auguste ; ensuite, c'est le tour de Nénette ; ensuite, c'est le ménage. Ça n'est pas bien beau ici ; raison de plus pour que ça soit propre. Je lave, je raccommode, je couds, je fais tout moi-même, tu le vois bien, et je trouve encore le moyen de gagner mes dix sous à travailler pour la confection. Est-ce que j'en suis plus avancée ? Est-ce que j'ai seulement une robe à me mettre ? Est-ce que je m'amuse toute la journée, là, à aller, venir, à cuisiner, à rapetasser ! Ah ! si j'avais su tout cela quand j'étais jeune fille ?

PIERRE.—Tu ne te serais pas mariée ? Tu aurais bien fait !

JEANNE.—Je ne dis pas cela. Mais franchement, la vie est trop bête. Petite fille, on me faisait porter mes frères qui étaient plus lourds que moi et on me battait quand je les laissais tomber ; apprentie, on ne me donnait pas à manger tout mon soûl.

PIERRE.—Moi, on me donnait des coups de pied.

JEANNE.—A dix-huit ans, je t'ai rencontré. Notre petit Auguste est venu que je n'en avais pas vingt. En cherchant bien, qu'est-ce que je trouverais de bon ? Le jour de ma première communion ? Le jour de mes noces ? Depuis, ça n'est pas un reproche, mais la peine l'a toujours emporté sur le plaisir.

PIERRE.—Je savais bien que tu serais de mon avis. Vois-tu, Jeanne, dans ce monde, l'argent est tout, le travail n'est rien. Il y a des farceurs qui vous disent : "Épargnez, assurez-vous, placez votre argent à une caisse pour quand vous serez vieux." Mais, pour placer son argent, il faut en avoir, et nous sommes obligés de regarder à deux sous, tu le sais aussi bien que moi. J'ai beau me tourner de tous les côtés, je ne vois rien. On ne devrait jamais penser à ces cho-es-là, ça rend fou. Il y a des moments où l'on enverrait tout promener. Je suis comme ça, ce soir. Pour un rien, j'irais voir ce qu'il y a au fond de la Seine ; ça serait toujours moins embêtant que de vivre comme je vis !

JEANNE.—J'ai eu souvent de ces idées en retirant mes fers du fourneau. Le feu était rouge et le charbon sentait. L'envie me prenait de boucher les fenêtres et de me coucher sur le lit avec Nénette dans mes bras. La pauvre enfant ne sera pas plus heureuse que moi. Peut-être le sera-t-elle moins.

PIERRE.—Voilà ce qui s'appelle finir gaiement l'année.

JEANNE.—Ce n'est pas notre faute, n'est-ce pas, si les uns ont tout et les autres n'ont rien. Nous n'avons pas de reproches à nous faire...

PIERRE.—A quoi cela nous sert-il ?

\* \* \*

AUGUSTE.—Bonsoir p'pa, bonsoir m'man. (Il leur tourne le dos et va au petit lit de sa sœur.) Bonsoir, Nénette.

NÉNETTE, réveillée en sursaut, pleurant.—Heu ! heu ! heu !

AUGUSTE.—Oh ! la grande dinde qui pleure ! Veux-tu bien te taire ! Veux-tu bien faire risette de suite ! (Il tire un petit maréchal ferrant d'un sou avec son marteau fiché dans la poitrine, qui se lève et s'abaisse à volonté.)

NÉNETTE, étendant les mains avec aridité.—Pour moi ?

AUGUSTE.—Si vous êtes sage.

NÉNETTE.—Je suis sage. Je dors.

AUGUSTE.—Je ne t'en demande pas tant. Embrasse-moi. M'aimes-tu ?



II

...Grand Dieu ! quel appétit !...

NÉNETTE.—Oh ! oui, oui.

AUGUSTE.—Voilà le maréchal, le maréchal de France, le seul et unique maréchal ; Il est en bois et va sur l'eau ! tableau ! Prix : cinq centimes, un sou ! Prends garde de le casser ! (La petite tient le joujou : elle le regarde en extase. La curiosité agrandit ses yeux. Tout à coup, elle le pose devant elle et se met à taper ses mains l'une contre l'autre. Son frère lui fait risette. Tous deux sont riant.)

JEANNE.—Les as-tu vus ?

PIERRE.—Oui, les pauvres enfants ne savent rien de rien. Ils s'amusent.

JEANNE.—Je te dis qu'ils s'adorent. Elle n'est contente que quand il est là.

PIERRE, à genoux devant le berceau.—Mais c'est vrai qu'il est très bien, le maréchal, et ressemblant ! On lui menerait un cheval à ferrer.

NÉNETTE.—Papa !

PIERRE.—Hein ! Comme elle me connaît ! Dis donc, la mère, on voit tout de suite qu'elle n'a pas été changée en nourrice, celle-là ! (Il rit.)

JEANNE.—Que t'es bête ! Te voilà bien ! (Elle rit.)

PIERRE.—C'est les enfants...

TONY RÉVILLON.

## BENE MERENTI

Récompense économique du grand-père à son jeune collégien.  
—Six prix, trois accessits pour ton examen de fin d'année !... tu as droit à une récompense. Va embrasser ta grand'mère ?

## AU BUREAU DE PLACEMENT

Lui.—Je voudrais une servante qui puisse faire la cuisine, servir à table, coudre les boutons, qui soit toujours de bonne humeur, condescendante, obligeante, qui ne sorte pas le soir et n'ait pas peur de l'ouvrage.  
Le gérant.—C'est un article très rare. Je pourrais cependant vous conseiller de vous marier.